

devenez Collectionneur

Bref Retour à 1900

Avant de vous entretenir aujourd'hui de quelques appareils qui méritent de retenir l'attention des collectionneurs, j'aimerais vous faire part du plaisir que peuvent nous donner nos vieux appareils, non seulement en les contemplant dans leur vitrine, en les astiquant avec amour ou en faisant fonctionner leur mécanique, mais aussi en essayant de s'en servir. Refaire aujourd'hui des photos comme on les faisait il y a cinquante ans ou plus, présente beaucoup plus d'intérêt qu'on pourrait le penser au premier abord. Je peux vous assurer que ceux qui sont un peu blasés d'appuyer sur le déclencheur de leur Reflex pour leur 2000^e diapositive, reprendraient vite goût aux opérations que nécessite une photo comme en 1900.



Trambouze 1 : 8/200 mm... environ

J'ai ressorti l'autre jour une vieille touriste 13 × 18, en bel acajou verni sur laquelle brille un objectif rectiligne, avec diaphragmes à vanne, signé Petrus **Trambouze**, rue de Rennes à Paris, et j'ai voulu essayer de lui faire refaire une photo comme au temps de sa jeunesse, il y a maintenant plus de soixante-dix ans. Il fallut d'abord examiner le matériel : l'ébénisterie est intacte, le parallélisme satisfaisant, le soufflet en cuir grenat ne présentait qu'un seul petit trou qu'il fut facile de réparer avec du plastique adhésif. Splendeur de l'optique, l'objectif, une fois nettoyé, intérieur et extérieur, avait l'air de sortir de chez son fabricant. Aucune indication de focale ni d'ouverture, mais je me rendis compte au dépoli que le tirage était d'envi-

ron 20 centimètres et que, dans ces conditions, la vanne la plus grande devait ouvrir à f:8. Je fus réellement stupéfait de voir sur mon dépoli la finesse extrême que donnait cet objectif, et j'avais hâte de savoir si le négatif tiendrait ces promesses. Mais il y avait deux points noirs à ce beau matériel. Les châssis d'abord, sur les trois qui accompagnaient la chambre, un seul se révéla vraiment étanche. La méthode que j'employai pour les vérifier ne date pas d'hier, mais elle est aussi empirique qu'infailible : il suffit de charger les châssis avec une feuille de papier au bromure et de les exposer cinq minutes en plein soleil. Si au développement aucun voile n'apparaît, vous pouvez partir tranquille, le châssis est bien étanche. L'autre point défectueux, c'était l'obturateur : une imitation de Thornton-Pickard à rideau, allant du 15° au 90°. Quand j'essayai de l'armer, le rideau complètement sec se fendit en deux et je ne pus aller plus loin. Un bon bricoleur pourrait essayer de réparer ce système assez simple, mais j'avoue que je ne m'en sentis pas capable, et je décidai simplement d'employer le bouchon, en me souvenant que des milliers de photos avaient été prises de cette façon, et que j'éliminerais ainsi tout danger de panne mécanique. En faisant le geste une dizaine de fois, on s'aperçoit que l'on fait facilement la demi-seconde de façon assez régulière.

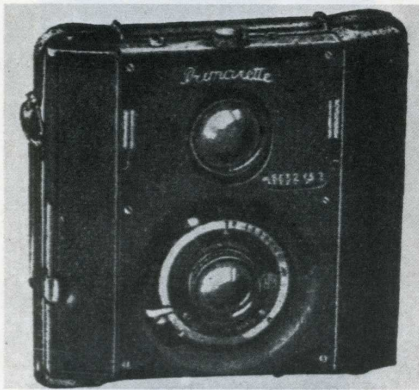
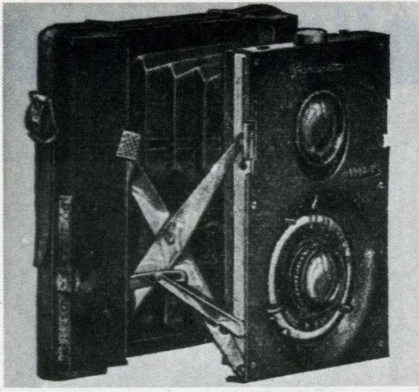
A vrai dire, l'idée de me resservir de cette touriste m'était venue en feuilletant le tarif général d'Agfa, ou j'avais vu que Gevaert fabriquait et livrait toujours des plaques en verre, et mieux encore en Ortho. Je pourrais donc suivre à une belle lumière rouge le développement des Gevachrom 32 que je commandais aussitôt. Evidemment, vous n'en trouverez pas dans les grandes surfaces, ni même en stock chez votre photographe, mais celui-ci pourra vous les faire venir assez rapidement, car Agfa-Gevaert les fournit dans tous les formats du 6,5 × 9 au 18 × 24 cm. Bien sûr, à défaut de plaques, on peut employer des plan-films, mais c'est perdre un peu du charme de l'opération.

Quand tout fut prêt, l'appareil sur son pied en bois, un voile noir ou plutôt gris foncé découpé dans une vieille robe, et le châssis double chargé, je profitais du premier beau jour ensoleillé et sans vent pour opérer. Quel sujet choisir ? Eh bien mon Dieu, tout simplement un groupe de famille. Quand tous les figurants furent disposés, je jetai un coup d'œil à ma Sixtomat (on est quand même de son temps), pour voir quelle ouverture j'obtiendrais pour une demi-seconde de pose ; j'arrivais à f:64. Le plus petit diaphragme de mes vanes avait une ouverture de 4 mm, et cela me parut convenir. Il fallut évidemment demander aux enfants et aux autres de ne plus bouger quand j'aurais fini de compter un, deux trois. Eh bien, cela fut beaucoup plus facile à obtenir que je ne l'aurais cru. Tout le monde resta absolument immobile, même les petits, fort intéressés par cette mise en scène, et que ma disparition sous le voile noir avait d'abord fait rire. Après la première pose j'échangeai ma place avec mon frère, afin de figurer à mon tour sur la seconde plaque. Un astucieux bricoleur aurait pu chercher à réaliser un bouchon avec retardement... mais je m'abstins d'essayer.

J'emportai aussitôt mon châssis dans le laboratoire où tout était préparé. N'étant pas très sûr de mon temps de pose, j'opérai au Rodinal dilué au cinquantième, sachant qu'ainsi l'image viendrait lentement, et que je pourrai la surveiller facilement même si j'avais surexposé. Je m'étais procuré une lampe rouge que l'on trouve encore très facilement chez les revendeurs qui en ont presque tous en stock et n'en vendent plus guère. Au bout de dix minutes j'y voyais très clair, et j'immergeai mes deux plaques dans la cuvette. Ceux qui n'ont jamais développé qu'en cuve fermée ne s'imaginent pas comme il est facile de suivre le développement d'une plaque ortho à la lumière rouge. Au bout de quelques minutes on voit clairement l'image apparaître, on sait vraiment ce que l'on fait surtout quand il s'agit de grands formats. Dix minutes plus tard, les plaques semblaient devenues toutes noires à l'exception des taquets des châssis, mais je les laissai cinq minutes de plus volontairement, en vue du mode de tirage que j'avais envie de faire. Car bien entendu, pour que le charme 1900 opérât jusqu'au bout, il fallait tirer ces belles plaques au soleil, au châssis-presse. Quand le fixage fut terminé et que je pus allumer, j'eus devant moi deux clichés magnifiques, vigoureux et fouillés, et le Trambouze grimpa très haut dans mon estime. Laver, sécher, c'est la routine, rien n'a changé à ce sujet depuis 1900.

Et maintenant, il s'agissait de passer au tirage. On trouve aux Puces, tous les dimanches, des châssis-presse de tous formats, et c'est l'un des rares articles dont le prix n'ait pas monté, puisque le mien ne me coûta que 5 francs. Mais la difficulté n'était pas là. Il y a plus de quinze ans que le dernier fabricant de papier au jour « As de Trèfle » a cessé la fabrication de son Citratas. Les vieux manuels et les revues anciennes fourmillent de formules pour préparer soi-même ces papiers, mais ce qui paraissait fort simple aux enthousiastes d'il y a cinquante ans semble aujourd'hui bien compliqué aux amateurs paresseux que nous sommes devenus. Et certains produits sont difficiles à trouver dans le commerce. Pourtant j'ai découvert une formule que même le plus bousculé d'entre nous peut trouver le temps de réaliser, et que je vous recommande. On trouve encore facilement les deux seuls produits qui la composent ; je veux parler du papier au ferro-prussiate. Qui plus est, ce papier donne de magnifiques tons bleus, et je puis vous assurer que dans le carton où vous conservez vos photos, celles-ci ne passeront pas inaperçues. Il suffit de dissoudre, à la lumière artificielle, dans 100 centimètres cubes d'eau, 5 grammes de ferricyanure de potassium et 10 grammes de citrate de fer ammoniacal brun. Ceci fait, sur une feuille de beau papier à dessin, vous étendez cette solution avec un coton, et vous laissez sécher. Une heure après, vous disposez d'un magnifique papier pour tirage au jour. En plein soleil, l'impression dure environ dix minutes. Il est facile de surveiller la montée de l'image qu'il faut pousser assez loin, car elle va s'éclaircir ensuite. Cette suite est d'ailleurs encore beaucoup plus simple que le début des opérations, puisqu'il suffit de laver dans deux ou trois eaux renouvelées votre épreuve pour qu'elle se développe, se fixe, et devienne inaltérable.





La Primarette de Curt Bentzin
4 x 6,5

Ne tirez pas trop d'épreuves de votre plaque, qu'elle reste une chose rare, que les enfants qui s'y reconnaîtront dix ou quinze ans plus tard disent en la voyant : « C'est la photo sur plaque, la photo bleue. » Et dans leur souvenir revivra cet bel après-midi d'été où le vieux Tonton s'était caché sous son voile noir, derrière son gros appareil en bois...

Mais laissons maintenant le folklore pour passer à l'étude d'appareils que doivent attendre les collectionneurs après ce verbiage. Je vais vous parler d'abord de la **Mentorett**, qui fut, lors de sa création, en 1935, le plus perfectionné de tous les Reflex à deux objectifs. Fabriquée par la célèbre marque de Dresde, Mentor, elle réunit des perfectionnements qui ne viendront que plus tard sur le Rolleiflex. Ce qui frappe au premier coup d'œil, c'est le haut capuchon en cuir, qui permettait une visée réellement lumineuse en plein soleil, un peu au détriment de l'esthétique, c'est vrai. Mais la caractéristique essentielle de l'appareil est la manivelle, qui servait à la fois à l'armement de l'obturateur, à l'avancement du film et au déclenchement. Compte et blocage automatique, bien sûr. L'obturateur est à rideau et donne les vitesses du 15^e au 600^e. Là aussi, on avait voulu faire mieux que le Compur qui s'arrêtait au 500^e. Les objectifs les plus courants furent des « Mentor Special » 3,5

de 75, qui semblent être de fabrication Zeiss, mais il y eut aussi des modèles avec des Trioplan 2.9. Sous le carter avant portant les objectifs, on aperçoit, à la mise au point la plus rapprochée, deux petits soufflets en cuir, reliant l'optique au corps de l'appareil. Un des arguments publicitaires de Mentor fut de doter l'objectif de visée d'un diaphragme permettant de contrôler la profondeur de champ. Rollei livrait à l'époque un diaphragme amovible qu'on pouvait fixer sur le viseur. Mais là, Mentor voulut aller trop loin, et dans les premiers modèles, les diaphragmes de prise de vues et de visée étaient couplés. Ce qui fait que l'appareil réglé sur f:8 ou 11, on n'y voyait plus rien du tout ! Perdant ainsi le principal avantage du Reflex à deux objectifs ! C'était de l'antiprésélection ! Très vite, d'ailleurs, Mentor fit marche arrière, et le diaphragme du viseur ne fut plus couplé que sur demande spéciale.

La mise au point, dans les tous premiers modèles, s'effectuait par un levier latéral, vite remplacé ensuite par le bouton classique, beaucoup plus pratique. A noter encore le curieux mais très précis viseur sportif, de type Galilée, qui rentrait entièrement dans le corps de l'appareil, et qu'une simple pression permettait de dégager.

La Mentorett fut un très bel appareil qui n'eut pas hélas le succès qu'il méritait : il était assez gros et lourd, et sa forme extérieure, déjà en 1936, faisait démodée par rapport aux Rolleiflex ou Superb. Il semble d'ailleurs qu'il n'ait jamais été pour ses constructeurs, qu'un appareil d'amateur qui les éloignait de leur gamme de beaux appareils reflex pour professionnels, qui demeuraient de loin la grande spécialité de cette vieille maison. Dès 1938, on n'en entend plus parler, et trouver une Mentorett de nos jours est vraiment une aubaine.

Si la Mentorett présente des particularités intéressantes, elle fait néanmoins partie de la famille très classique des reflex à deux objectifs. Alors que maintenant, je vais vous parler d'un appareil d'un type beaucoup plus curieux, et infiniment moins répandu. Il s'agit de la **Primarette** de Curt Bentzin, fabricant beaucoup plus connu par son 6 x 6 mono-objectif, le Primarflex. La Primarette elle, est du format 4 x 6,5 (127). C'est un appareil à deux objectifs, mais ce n'est pas un reflex. C'est un peu comme si l'on avait superposé horizontalement deux Vest-Pocket ; celui du bas servant à la prise de vues et celui du haut à la visée et à la mise au point. A l'arrière de l'appareil du haut s'ouvre un capuchon sur un dépli, dispositif semblable à celui adopté sur tous les foldings à plaques. Forcément, comme dans ceux-ci, l'image apparaît à l'envers. Aujourd'hui cela semblerait sans doute rétrograde, mais à l'époque on était tellement habitué à ce fait, que cela ne sembla choquer personne. J'ai même lu dans une revue de ces années-là les commentaires non publicitaires d'un amateur, qui disait préférer de beaucoup ce mode de visée à celui des reflex classiques, dans le capuchon desquels il déclarait ne voir que les reflets du ciel ou de son visage. Une loupe rabattante permettait d'ailleurs de coller l'œil au capuchon et l'on visait ainsi presque comme sous un voile noir. L'appareil pliant était très plat, et sa forme inhabituelle n'en faisait pas moins un appareil très peu encombrant. La platine avant portant les objectifs et l'obturateur est reliée à l'arrière par des ciseaux dont la mise en batterie est automatique. Pour la mise au point, un bouton déplace l'ensemble de la platine avant. L'obturateur était un Compur au 300^e sur lequel on trouve de nombreux objectifs différents : Trioplan, Tessar, et même Plasmat de Meyer ouvert à f:2.7. Je connais cet appareil d'après des revues et catalogues, mais j'avoue n'en avoir jamais eu en mains. C'est pour nous, collectionneurs, un modèle très curieux, qui ne ressemble à aucun autre, mais qui ne doit pas, hélas, être facile à trouver.

Pour terminer, je dirai, toute question politique mise à part, qu'il est dommage que ces deux fabricants, Mentor et Bentzin, se soient trouvés dans la partie est de l'Allemagne, où ils furent étouffés par le gros combinat Veb-Pentacon. C'étaient des constructeurs de beaux appareils, originaux et complexes, et il aurait été intéressant de suivre leur évolution depuis la guerre. Tous deux ont bien sorti quelques appareils depuis, autour des années 50, mais il semble plutôt qu'il se soit agi d'utiliser des stocks de pièces détachées, et cela fut sans lendemain.

Bernard VIAL